

LA FOI TELLE QUE JE L'ENTENDS

REPRODUCTION INTERDITE



HERMANN HESSE

LA FOI  
TELE QUE  
JE L'ENTENDS

édition et postface de  
Siegfried Unseld

*traduit de l'allemand  
par Philippe Giraudon  
et Jean-Yves Masson*



La Coopérative

*Sauf mention contraire, toutes les notes  
du présent volume sont des traducteurs.*

Titre original : *Mein Glaube*

© Suhrkamp Verlag, Francfort, 1971.

© Éditions de la Coopérative, Paris, 2017,  
pour la traduction française.

[www.editionsdelacooperative.com](http://www.editionsdelacooperative.com)

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

*Il n'est pas facile de mettre des mots sur la foi telle que je l'entends. On pourrait l'exprimer ainsi : Je crois que, malgré ce monde paraissant insensé, la vie a un sens ; je me résigne à ne pouvoir comprendre ce sens ultime avec mon intellect, mais je suis prêt à le servir, et même à me sacrifier pour lui. J'entends en moi la voix de ce sens, aux instants où je suis vraiment et pleinement vivant et éveillé. Ce que la vie me demande en ces instants, je veux tenter de l'accomplir, même si cela revient à s'opposer aux modes et aux lois en vigueur. Cette foi ne se laisse pas commander, pas plus qu'on ne peut l'obtenir en se contraignant. On ne peut que la vivre.*

II

REPRODUCTION INTERDITE



## CE QUE JE CROIS

Je n'ai pas seulement fait occasionnellement profession de foi dans des essais ; un jour, il y a plus de dix ans, j'ai également tenté de mettre par écrit ma croyance dans un livre. Ce livre s'intitule *Siddharta* et le contenu de la foi qui s'y trouve exposée a été fréquemment examiné et discuté par des étudiants indiens et des prêtres japonais, mais non par leurs collègues chrétiens.

Si, dans ce livre, ma croyance a un nom indien et un visage indien, ce n'est pas un hasard. J'ai fait l'expérience de la religion sous deux formes : en tant qu'enfant issu d'une famille protestante à la piété irréprochable, et en tant que lecteur des révélations indiennes, parmi lesquelles je place au tout premier plan les Upanishads, la Bhagavad-Gîtâ et les sermons du Bouddha. Et ce ne fut pas non plus un hasard si, ayant grandi au milieu d'un christianisme authentique et vivant, j'ai vécu les premières émotions d'une religiosité personnelle sous une forme indienne. Mon père aussi bien que ma mère et le père de celle-ci avaient passé toute leur vie au service des missions chrétiennes en Inde, et bien que ce soit seulement chez un de mes cousins et chez moi-même qu'ait surgi la conviction qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les religions, il y avait chez mon père, ma mère et mon grand-père non seulement une connaissance riche et assez approfondie des différentes formes indiennes de la foi, mais aussi une sympathie, quoique seulement à demi avouée, pour celles-ci. Depuis mon enfance, j'ai respiré l'atmosphère et partagé l'expérience aussi bien de l'indianité que du christianisme.



En revanche, on m'a enseigné le christianisme sous une forme unique, figée, qui tranchait dans ma vie, une forme faible et éphémère qui n'est déjà plus aujourd'hui qu'une survivance et qui a presque disparu. Il s'agissait d'un protestantisme coloré de piétisme, et cette expérience fut forte et profonde ; car la vie de mes ancêtres et de mes parents était entièrement déterminée depuis le Royaume de Dieu et était tout entière mise à son service. Que les hommes considèrent leur vie comme le fief de Dieu et cherchent à la vivre non en cédant aux pulsions égoïstes mais comme offrande à Dieu et service de Dieu, cet héritage et cette expérience majeurs de mon enfance ont fortement influencé ma vie. Je n'ai jamais pris tout à fait au sérieux le « monde » et les gens du monde, et je le fais de moins en moins avec les années. Mais si grand et si noble qu'ait été ce christianisme de mes parents en tant que vie vécue, en tant que service et sacrifice, en tant que communauté et devoir – les formes confessionnelles et en partie sectaires dans lesquelles nous autres enfants avons été éduqués me devinrent très tôt suspectes et pour une part insupportables. On y récitait et chantait bien des versets et des strophes qui offensaient déjà en moi le poète et, dès la fin de ma première enfance, je ne pus aucunement ignorer à quel point des êtres tels que mon père et mon grand-père souffraient et s'affligeaient de ne pas avoir comme les catholiques une profession de foi et un dogme fixés, ni un véritable rituel ayant fait ses preuves, ni une authentique et véritable Église.

Que la soi-disant Église « protestante » n'existât pas mais fût divisée en une foule de petites Églises d'États, que l'histoire de ces Églises et de leurs chefs, les princes protestants, ne fût en rien plus noble que celle de l'Église papiste abhorrée, qu'en outre presque tout véritable chris-

tianisme, quasiment tout véritable dévouement au Royaume de Dieu ne s'accomplît pas dans ces ennuyeuses Églises locales mais dans des conventicules encore plus restreints mais, pour cette raison même, ardents et passionnés, à l'organisation douteuse et éphémère – tout cela n'était déjà plus pour moi un secret au tout début de ma jeunesse, bien qu'au domicile paternel on ne parlât de l'Église d'État et de ses formes traditionnelles qu'avec déférence (une déférence dont je sentais qu'elle n'était pas tout à fait authentique et que je me mis assez tôt à regarder d'un mauvais œil). Je dois dire aussi que, durant toute ma jeunesse chrétienne, je n'ai vraiment vécu aucune expérience religieuse venant de l'Église. Les oraisons et les prières privées, personnelles, la conduite de mes parents, leur royale pauvreté, leur main grande ouverte à la misère, leur solidarité avec leurs frères et sœurs chrétiens, leur souci des païens, tout l'héroïsme enthousiaste de leur vie chrétienne recevait sans doute sa nourriture de la lecture de la Bible, mais non de l'Église, et les offices du dimanche, la préparation à la confirmation, le catéchisme quand j'étais enfant, ne m'apportèrent aucune authentique expérience.

Oui, il faut reconnaître que par comparaison avec ce christianisme enserré dans des limites si étroites, avec ces cantiques un peu douceâtres, avec ces pasteurs et ces prédicateurs pour la plupart si ennuyeux, le monde de la religion et de la poésie indiennes était beaucoup plus attrayant. Nulle proximité ne m'y menaçait, cela ne sentait pas les chaires désenchantées peintes en gris ni les heures de lecture biblique sous le signe du piétisme, mon imagination se donnait carrière, je pouvais laisser entrer en moi sans résistances les premiers messages qui me parvenaient du monde indien, et ils ont continué d'agir sur moi toute ma vie.

Par la suite, ma religion personnelle a encore souvent changé de formes, jamais de manière brusque, dans le sens d'une conversion, mais toujours lentement, dans le sens d'une progression et d'une évolution. Dans le fait que mon « Siddharta » place le plus haut non la connaissance mais l'amour, qu'il refuse le dogme et fasse de l'expérience vécue de l'unité le centre de l'existence, il est bien possible de voir une tendance à revenir au christianisme et même un véritable trait de protestantisme.

Ma connaissance du monde spirituel chinois fut plus tardive que celle de la spiritualité indienne, et elle entraîna de nouveaux développements ; le concept chinois classique de la vertu, grâce auquel Confucius et Socrate m'apparurent comme des frères, et la sagesse cachée de Lao-tseu, avec son dynamisme mystique, m'ont passionnément occupé. Vint aussi encore une fois une vague d'influence chrétienne à travers la fréquentation de quelques catholiques de haute valeur spirituelle, particulièrement ma grande amitié avec Hugo Ball<sup>1</sup>, dont je pus accepter la critique impitoyable de la Réforme sans pour autant devenir catholique. À cette époque, j'observais un peu l'activité et la politique des catholiques, et je pus voir comment une personnalité de la pureté et de la grandeur de Hugo Ball fut tantôt utilisée par son Église et ses représentants spirituels et politiques à des fins de propagande, tantôt abandonnée et reniée. De toute évidence cette Église non plus n'était pas un lieu idéal pour la religion, de toute évidence là aussi étaient à l'œuvre l'ambition et l'outrecuidance, la chamaillerie et la brutale volonté de puissance, de toute évidence là aussi la vie chrétienne aimait à se cacher et à se replier sur la sphère privée.

Ainsi donc, dans ma vie religieuse, le christianisme

1. Voir p. 34.

joue un rôle, certes pas le seul, mais malgré tout un rôle dominant : un christianisme mystique plus qu'un christianisme d'Église, et il cohabite dans ma vie, non sans conflits, mais du moins sans guerre ouverte, avec une religiosité à la coloration plus indo-asiatique, dont le seul et unique dogme est la pensée de l'unité. Je n'ai jamais vécu sans religion et ne pourrais vivre sans elle un seul jour, mais je me suis passé d'Église durant toute ma vie. Les Églises particulières, confessionnellement et politiquement séparées, me sont toujours apparues, et particulièrement pendant la guerre mondiale, comme des caricatures du nationalisme, et l'incapacité des confessions protestantes à se rassembler en une unité supra-confessionnelle m'a toujours semblé être un symbole accusateur de l'incapacité allemande de parvenir à l'union et à l'entente. Dans mes jeunes années, de telles pensées me conduisaient à regarder du côté de l'Église catholique romaine avec une certaine déférence et un peu d'envie, et mon ardente aspiration de protestant à la forme stable, à la tradition, à la manifestation visible de l'esprit, m'aide aujourd'hui encore à persister dans la vénération que j'ai pour cet édifice culturel, le plus éminent de l'Occident. Mais même cette Église catholique si digne d'admiration ne me semble vénérable qu'à distance, et dès que je m'approche d'elle, je lui trouve comme à toute organisation humaine une forte odeur de sang et de violence, de politique et de méchanceté. Tout de même, il m'arrive à l'occasion d'envier aux catholiques la possibilité de dire sa prière devant un autel au lieu de le faire chez soi dans une chambre souvent si étroite, et d'aller proférer l'aveu de ses péchés dans le trou d'un confessionnal au lieu de toujours l'abandonner à la seule ironie de l'autocritique solitaire.

(1931.)

# III

REPRODUCTION INTERDITE



LA FOI TELLE QUE JE L'ENTENDS  
*Une mosaïque à partir de lettres et de réflexions*  
1910-1961

Je ne crois pas que les sciences naturelles, les principes intellectuels, la logique et l'équité doivent déterminer notre pensée à tous égards dans le monde, la nature et l'histoire, excepté précisément dans le domaine religieux, où ce serait le plus nécessaire. Si j'ai pu conserver, malgré tous les aspects profanes de ma vie, une profonde vénération pour la véritable piété, c'est simplement que j'ai pu la voir à l'œuvre dès mon enfance. S'il s'agissait d'amener à une telle foi tous les êtres humains en ce monde, je serais le dernier à y trouver à redire ! Mais au fil des ans, j'ai constaté de plus en plus que les hommes vraiment pieux étaient peu nombreux, et que sous cette forme authentique, vraiment pure et désintéressée, on les trouvait dans toutes les religions supérieures, alors que le christianisme officiel, sous la forme dégénérée où il existe et règne chez nous, me paraît franchement hostile à la culture. C'est uniquement pour cela que je prends part, ne serait-ce qu'à titre de collaborateur silencieux, à une œuvre culturelle aussi importante que sérieuse<sup>1</sup>, qui est dirigée en partie contre l'Église (mais non contre la foi.) Pour mon compte personnel, ce travail ne suffit pas à satisfaire mon exigence

1. De 1906 à 1912, Hesse publia avec Albert Langen et Ludwig Thoma la revue culturelle *Mars*, « dont l'action politique culmina avec son combat contre le pouvoir personnel de Guillaume II » (H. H.) – *Note de l'édition originale.*

religieuse, et de la Bible à la *Légende dorée* et même au Coran, j'écoute à bien des portes du Paradis.

1 (*À son père, 1910.*)<sup>1</sup>

L'Orient tout entier est imprégné de religion, de même que l'Occident l'est de raison et de technique. La vie spirituelle de l'Occidental paraît primitive et hasardeuse comparée à la religiosité protégée, entretenue, pleine de confiance de l'Asiatique, qu'il soit de religion bouddhiste, mahométane ou autre.

Nous reconnaissons partout la supériorité de notre civilisation et de notre technique, et nous voyons partout que les peuples orientaux jouissent pourtant d'un bien qui nous manque et que nous plaçons donc au-dessus de toutes ces supériorités. Il est clair qu'aucune importation en provenance de l'Orient ne peut nous aider ici, pas plus qu'un retour à l'Inde ou à la Chine, ni la fuite dans un christianisme formulé par quelque Église que ce soit. Mais il n'est pas moins clair que la culture européenne ne peut être sauvée et perpétuée qu'à la faveur d'une redécouverte d'un art de vivre spirituel et d'un patrimoine spirituel commun. Peu importe de savoir si l'on peut surmonter la religion et lui trouver un substitut. Mais que la religion ou ce qui en tient lieu nous manque plus que tout, je n'en avais jamais pris conscience avec une évidence aussi impitoyable qu'au contact des peuples de l'Asie.

2 (*1914.*)

Il ne m'a pas été donné d'être protestant ou catholique, adepte de Bach ou de Wagner ; pour moi, la vie et l'histoire n'acquiescent pleinement leur sens et leur valeur

1. Les sources des citations sont données dans la troisième partie de la *Notice bibliographique* en fin de volume (p. 188).



que dans la multiplicité inépuisable des manifestations toujours nouvelles où Dieu s'épanouit. Et c'est ainsi que non seulement j'aime et vénère dans le même temple Jésus et le Bouddha, au grand mécontentement de mon cher prochain, mais que je suis capable également d'aimer et de chercher à comprendre Spinoza à côté de Kant, ou Görres, par exemple, à côté de Nietzsche, non par besoin de m'instruire ni par envie de jouer les savants, mais poussé simplement par la joie que me donne la diversité de l'Un, la richesse des couleurs se jouant entre Aristote et Nietzsche, entre Palestrina et Schubert, cette prodigalité qui seule, quand on a la certitude de l'Un, confère à la vie toute sa tendre beauté et sa bigarrure semblant échapper à toute raison. C'est pourquoi, à côté des esprits de la liberté et de l'exploration sans entraves, je n'ai jamais pu me passer de ces grandes figures tranquilles pour lesquelles la liberté ne fut jamais affaire de jugement, et qui ressentirent au plus profond du cœur le besoin d'avoir une foi et de faire passer au second plan l'élément personnel.

3 (1915.)

Quand le Prédicateur dit : « Écoutez la voix qui est en vous ! », beaucoup lui demandent alors : « Eh bien, que dit donc cette voix ? Explique-le-nous ! » Mais le Prédicateur ne peut le faire, car il n'en appelle pas à une voix ordinaire, il ne demande pas l'accomplissement d'un devoir qu'on pourrait exprimer en mots ou en espèces sonnantes et trébuchantes, il attend au contraire de chacun qu'il entende en lui-même cette voix et réfléchisse à ses exigences.

La question que tu me poses, plusieurs me la posent eux aussi dans leurs lettres : « Que devons-nous faire,

finalement ? » Je ne puis que répondre : « Je ne saurais le dire ! J'ignore ce qu'il en est de ta conscience et de ta force. Ce n'est pas moi mais toi-même qui peux exiger quelque chose de toi ! Et si quelqu'un médite alors profondément sur la voix, il trouvera à son tour un chemin, comme moi-même je dois depuis deux ans et demi sans cesse le découvrir et le chercher de nouveau. L'un se contentera de faire du bien ici ou là, l'autre s'associera à ses amis, un autre refusera le service militaire, un autre encore se montrera plus généreux et fera une action louable en tentant de tuer Sonnino en Italie ou Tirpitz à Berlin. À chacun de faire comme il l'entend. Si moi, par exemple, je tirais sur Sonnino, j'agisrais contre un sentiment très profond en moi. Mais il existe des hommes capables d'accomplir librement un tel acte. Naturellement, il faut également être prêt au sacrifice, inséparable de toute action. C'est ainsi que j'ai depuis longtemps conscience que ma prise de position (y compris dans mes fonctions<sup>1</sup>) risque de m'amener un jour à une rupture avec ma patrie, ma situation, ma famille, ma réputation etc., et je suis décidé à courir ce risque.

4 (1917.)

Je comprends très bien ce que vous dites de vos sentiments partagés quant aux devoirs sociaux etc., il en va de même en partie chez moi. Il me semble qu'il s'agit du vieux conflit entre les tâches personnelles et sociales. Les deux aspects existent, nous les sentons en nous, cependant nous ne parvenons jamais à les concilier.

1. Pendant la Première Guerre mondiale, Hesse travailla pour l' « Assistance aux prisonniers de guerre allemands à Berne » (*Note de l'édition originale*).

Soit nous vivons en suivant nos sentiments personnels, comme l'exige en nous notre cœur, et nous jugeons toute action d'après le plaisir ou la souffrance qu'elle nous donne. Soit nous nous tournons vers l'extérieur, nous bâtissons et organisons, nous vivons pour d'autres que nous, pour l'État, l'Église, autrui etc. Dans les deux cas, on peut se surmener et se rendre malheureux, et au fond je plains beaucoup ceux qui ont oublié le moi et passent leur temps à se démener dans le social avec un sentiment exacerbé du devoir.

J'ai choisi la voie de l'égoïste ou du religieux, et considère les devoirs extérieurs comme secondaires par rapport à ceux que nous avons envers notre âme. J'ai ranimé en moi le sentiment que mon âme constitue comme un fragment en miniature de l'évolution de l'humanité et qu'au fond le moindre soubresaut nous agitant intérieurement est aussi important que la guerre et la paix dans le monde extérieur. Je vis en accord avec cet instinct et, depuis que je suis ici, j'ai beaucoup travaillé et donné des œuvres importantes<sup>1</sup>. Tant que le travail marche, je suis satisfait du monde. S'il est empêché par la tension intérieure, les douleurs aux yeux etc., je passe par une mauvaise période et me rends la nuit dans les *grotti* pour parler avec le dieu du vin. Cependant, comme un somnambule, je ne fais pas un pas qui ne soit en rapport étroit avec mon travail, et je compte reprendre de plus belle mon combat avec la forme et trouver l'expression convenant aux matières nouvelles que je dois traiter. Cela ne va pas sans quelques blessures au passage et j'ignore quel sera le résultat, mais je sais que c'est ainsi que je dois procéder.

5 (1919.)

1. Klein et Wagner, *Le Retour de Zarathoustra, Âme d'enfant, Le dernier été de Klingsor*. (Note de l'édition originale.).

Les discussions sur le nirvana sont interdites aux bouddhistes. Que le nirvana doive être compris dans un sens purement négatif comme un repos, ou de façon positive comme une félicité, le Bouddha a refusé et défendu tout bavardage à ce sujet. De toute façon, il est évidemment vain de se disputer là-dessus. D'après moi, le nirvana est le mouvement qui nous libère du *principium individuationis* ; pour parler en termes religieux, c'est le retour de l'âme individuelle à l'âme universelle. Quant à savoir si l'on doit désirer, rechercher et accélérer ce retour, c'est une autre question. Si Dieu m'envoie en ce monde et m'y fait exister en tant qu'individu, ai-je pour devoir de retourner aussi prestement que possible à l'Un et au Tout – ou ne dois-je pas au contraire me laisser porter (j'appelle cela dans un récit « se laisser tomber »), satisfaire avec lui son désir de se diviser et de s'épanouir sans cesse en une profusion d'individus ? À présent, je tends à me rendre coupable d'hérésie vis-à-vis du Bouddha, auquel j'ai cru très loyalement pendant une partie de ma jeunesse.

Je crois que le Bouddha était vraiment mûr et au bout de ses naissances, et qu'il a vraiment accédé au nirvana. Mais je ne crois pas que nous puissions quant à nous abrégier notre parcours et atteindre comme lui le nirvana en suivant sa voie. Nous y parviendrons sans doute un jour, quand nous serons arrivés au but, quand Dieu en nous se sera fatigué et rappellera à lui notre petite lueur – mais savoir si nous devons ou pouvons l'assister dans ce processus, c'est une autre question. Ici, la pure rationalité de l'enseignement bouddhique ne me satisfait plus aussi parfaitement qu'autrefois, et ce que j'admirais en lui dans ma jeunesse est justement ce qui m'apparaît aujourd'hui comme un manque : cette rationalité et cet

athéisme, cette précision inquiétante et ce manque de théologie, de Dieu, de soumission paisible. J'ai maintenant parfois l'impression que Jésus a vraiment fait un pas de plus que le Bouddha en nous considérant comme des enfants du Père, et non comme des adultes capables de s'en sortir par eux-mêmes.

6 (1920.)

Vous estimez qu'une vie placée sous le signe du moi ne serait qu'un simple égoïsme. Toutefois cette vision ne peut venir que d'un Européen, qui ne sait rien du moi. Le moi dont parle celui qui est en recherche, ce moi qui occupe depuis trois millénaires l'ensemble du monde intellectuel hors d'Europe, en dehors de la science européenne, n'est pas celui de l'individu tel qu'il se sent et se perçoit mais le noyau essentiel au plus profond de chaque âme, que les Indiens nomment l'Atman, et qui est divin et éternel. Quand on trouve ce moi, que ce soit en suivant la voie du Bouddha, des Védas, de Lao-tseu ou du Christ, on est relié au plus profond de soi au Tout, à Dieu, et on agit en accord avec lui.

Vous dites que rechercher le moi est moins important que de trouver une relation juste à autrui. Mais ces deux aspects ne sont nullement séparés. Celui qui recherche ce moi authentique recherche en même temps la norme de toute vie, car ce moi profond est semblable chez tous les humains, il est Dieu, il est le « sens ». C'est pourquoi le brahmane dit à tout être lui paraissant étranger : *tat tvam asi* – « toi, tu es cela ». Il sait qu'il ne peut nuire à un autre être sans se nuire à lui-même, et que l'égoïsme n'a aucun sens.

Nous sommes trop habitués de nos jours à déterminer notre comportement envers autrui d'après des lois et des

conventions que nous ne pouvons rapporter à la volonté de Dieu, car nous ne connaissons nullement Dieu et n'avons jamais appris à le chercher, lui qui est au plus profond de nous. Mais posez-vous simplement une question comme il en surgit quand éclate une guerre : l'individu doit-il se conformer à la loi plaçant l'État au-dessus de tout, et obéir, tirer et tuer, ou doit-il écouter la voix la plus profonde en lui, qui lui dit que tuer ne peut jamais mener à rien de bon ? Bien entendu, de telles questions ne se posent qu'à des hommes supérieurs, plus évolués et plus sensibles. La masse, n'étant qu'un troupeau, a besoin d'une loi et d'une norme au-dessus d'elle, à laquelle elle se conforme aveuglément. Cependant tout individu peut entendre cet appel, et il y a des époques où nombreux sont ceux qui l'entendent. Ce fut le cas pour toute la jeunesse intellectuelle de l'Europe pendant la guerre. Beaucoup se sont alors éveillés, et ils cherchent maintenant, puisque les directives et les lois extérieures se sont révélées si funestes, le guide au fond d'eux-mêmes.

À ma façon, j'ai dit quelque chose de très semblable dans mon petit texte sur Zarathoustra. C'est l'Inde ancienne qui a donné l'expression la plus parfaite de telles idées, et aujourd'hui encore en Inde les conceptions des Védas sont totalement présentes et vivantes pour tous les intellectuels. Quand Jésus déclare : « Le royaume des Cieux est en vous<sup>1</sup> », il veut dire exactement la même chose, tout comme Lao-tseu. La philosophie européenne a excellé dans la critique de la connaissance, mais pour ce qui est de ces idées fondamentales sur l'humanité et la vie, elle n'a rien apporté de nouveau, et encore moins de meilleur.

7 (1920.)

1. Luc, 17 : 21.

## TABLE DES MATIÈRES

### I

De l'âme . . . . .	11
Sur l'idée d'unité . . . . .	23
L'aspiration de notre époque à une vision du monde . . . . .	29
Regard sur l'Extrême-Orient . . . . .	39
<i>Les sermons du Bouddha</i> . . . . .	39
<i>Hindouisme</i> . . . . .	43
<i>Pensée chinoise</i> . . . . .	47
<i>Confucius</i> . . . . .	49
<i>Lao-tseu</i> . . . . .	50
<i>Yi King</i> . . . . .	54
<i>Le zen chinois</i> . . . . .	57
1. . . . .	57
2. <i>Joseph Valet à Carlo Ferromonte</i> . . . . .	60
3. <i>Deux poèmes</i> . . . . .	69
Regard sur l'Extrême-Orient . . . . .	71

### II

Ce que je crois . . . . .	77
Un peu de théologie . . . . .	83

Méditation . . . . .	101
Extraits de lettres à propos du poème <i>Méditation</i> . . .	103

### III

La foi telle que je l'entends. Une mosaïque à partir de lettres et de réflexions (1910-1961) . . . . .	113
Mystères . . . . .	167
Notice bibliographique . . . . .	185
Postface, <i>par Siegfried Unseld</i> . . . . .	189